

## L'ÉLECTION DE LA COMMUNE <sup>(1)</sup> ...

Jusqu'au dernier moment, les maires et députés se seront montrés à la fois grotesques et odieux.

Par suite d'un accord intervenu entre eux et le Comité central, les élections communales sont fixées à demain. Une proclamation a été aussitôt placardée dans Paris par les soins de l'Hôtel-de-Ville, et dans laquelle on lit que les maires et les députés se sont ralliés au Comité Central.

Aussitôt ceux-ci éprouvent le besoin de répondre par une autre proclamation. Ils ne se sont point ralliés, mais convaincus que etc..., etc...

Comme la célèbre comtesse d'Escarbagnac des *Plaideurs*, ils ne veulent être ni liés ni ralliés!

O chinoiserie de légistes!

C'est sur de semblables arguties que ces grands citoyens jouent la guerre civile, au risque de tuer la République dont ils se prétendent les défenseurs!

Quels sinistres Jocrisses!

Lorsque les citoyens du IV<sup>ème</sup> arrondissement m'ont fait l'honneur de me porter sur la liste des candidats, ma première pensée a été de refuser.

D'abord parce que je suis persuadé que je pourrais être plus utile au mouvement en restant en dehors de toute situation officielle. Puis il me semble que cet appel au suffrage universel pour constituer un gouvernement révolutionnaire fera fatalement retomber celui-ci dans l'ornière du parlementarisme.

Une sorte de Comité purement exécutif des décisions prises dans les assemblées populaires des divers quartiers de Paris, se prononçant directement sur toutes questions que ce soit, politiques, militaires, administratives et économiques, me paraîtrait préférable à cette nouvelle délégation de la souveraineté populaire.

Au point de vue de la lutte probable avec Versailles, il me semblait aussi que le Comité central, issu de l'élection des bataillons fédérés, était plus apte à diriger les opérations.

Enfin, le mode de votation lui-même ne me convient pas. Je ne croirai jamais au caractère sérieux d'un mandat dont les parties contractantes n'apposent pas également leurs signatures sur le contrat. Je ne reconnaitrai jamais aucune validité au suffrage universel, tant qu'il se manifestera au moyen d'un scrutin secret.

Mais n'aurai-je pas l'air, en refusant pour de tels motifs, d'abriter derrière mes théories la simple peur des responsabilités que va m'imposer cette candidature?

Quand la maison brûle, est-il temps de discuter les moyens de se sauver?

(1) Titre de l'extrait choisit par *Anti.mythes*.

Joignons-nous d'abord à ceux qui le tentent. Si nous y réussissons, il sera toujours temps de me retirer et de résigner mon mandat.

Les quatre collègues auxquels on m'a adjoint dans l'arrondissement me sont déjà connus depuis quelque temps.

Amouroux, ouvrier chapelier, a souvent pris la parole dans les réunions publiques sous l'Empire.

Nerveux, très actif, d'allures cassantes, il est très brave et tout dévoué à la Révolution.

Adolphe Clémence, ouvrier relieur, est d'un tempérament plus calme, plus posé, quoique très ferme. Peu causeur, modeste et laborieux, le citoyen Clémence, considère comme un devoir rigoureux de remplir strictement toute mission librement acceptée.

Membre du Comité central et délégué par celui-ci dans l'arrondissement pour y faire exécuter ses décisions, il s'est montré très résolu dans les démêlés que ses collègues et lui ont eus avec l'ex-maire Vautrain et son entourage réactionnaire.

Le citoyen Eugène Gérardin, ouvrier peintre en bâtiment, est d'un caractère froid, concentré. Il est assez difficile de savoir exactement ce qu'il pense au point de vue politique et social.

Quant à Arthur Arnould, c'est un journaliste de talent, bien connu des lecteurs de la *Marseillaise*, sur la fin de l'Empire.

Peu enthousiaste, légèrement sceptique même, mais d'une grande loyauté, son éclectisme en fait de socialisme est chez lui pure paresse d'esprit. Il aime mieux s'y complaire que d'approfondir ses idées. Mais lorsqu'il veut s'en donner la peine, il sait pourtant creuser une question.

Il est entré dans la révolution surtout en haine de l'imbécillité et de la canaillerie de ses adversaires. Il préférerait volontiers la littérature à la politique, mais il comprend qu'il est des circonstances où tout doit être sacrifié au devoir.

**Gustave LEFRANÇOIS.**

-----